Communication et langages

O.R.T.F., l'Agonie du monopole, de H. Mercillon

Monsieur Jean-Clément Texier

Citer ce document / Cite this document :

Texier Jean-Clément. *O.R.T.F., l'Agonie du monopole*, de H. Mercillon. In: Communication et langages. N°25, 1975. pp. 122-123;

https://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_1975_num_25_1_4187;

Fichier pdf généré le 04/03/2024

ce fait — « le processus de la création est » un processus aveugle » malgré toutes les programmations. Et l'œuvre, quand elle devient œuvre d'art, garde une part mystérieuse. C'est le charme qui émane des dessins ici rassemblés qui ne sont pas seulement la preuve d'une étonnante virtuosité.
Milton Glaser a exercé son activité au sein du « Push Pin Studio » dont il est un des fondateurs ; il est conseiller auprès des « Art Horizon Books », directeur de conception du « New York Magazine » et coauteur du livre « le Gourmet clandestin ». Il a renouvelé en France le style graphique de « Match » et de « la Maison de Marie-Claire », il s'est aussi — après Albert Hollenstein — attaqué au problème de la mise en pages du « Figaro » 1974. Il est l'auteur d'un récent calendrier qui illustre la vie et les œuvres de Herman Hesse.
Le livre des éditions du Chêne a été photocomposé à Ere nouvelle à Paris, mais l'impression et la reliure ont été faites au Japon, ce qui explique que, lors du vernissage à la galerie La Hune, le retard causé aux livres par le transport maritime ait valu aux souscripteurs un magnifique autographe glasérien sur le papier à en-tête couleur du « Push Pin ».

Gérard Blanchard.

Georges Mounin
DICTIONNAIRE DE LA LINGUISTIQUE
P.U.F. 1975, 92,65 F.

Phonème, morphème, phonologie, phonétique, signifiant, syntagmatique, stylistique, sémantique, sémiotique...
Qui peut, aujourd'hui, prétendre suivre la totalité des chemins, sans cesse multipliés, que suivent les sciences nées de la linguistique ? D'une matrice commune, la sémiologie, science des signes, et au nom d'un fait commun, l'autopsie profonde du fait de communication, ont jailli des myriades d'études, de découvertes de moins en moins reliées entre elles, souvent contradictoires. Ce sont la sémantique, la sémiotique, la stylistique, la phonologie, etc. Chacune de ces sciences est une fraction de l'étude de la linguistique, mais n'en constitue pas l'intégralité, que seule une synthèse des différents champs des sciences humaines autorisera peut-être un jour (?), une explication globale de l'« acte de communication » et des centaines de mécanismes qu'il fait jouer au niveau de l'individu ou de la masse. Nous n'en sommes pas encore là ! Aujourd'hui, les spécialistes pataugent dans les polémiques et les contradictions.

Un dictionnaire de la linguistique ? Il est prévisible que le futur réserve beaucoup de publications relevant des mêmes desseins, à l'heure où la « néologite » (penchant impénitent au jargon de « spécialiste ») étouffe la linguistique, la coupe d'un large public, surtout la transforme en alchimie secrète de quelques savants éclairés (ce qui est l'inverse de sa propre essence).
Entreprise dangereuse aussi si l'on attaque le problème à rebours cette fois et que l'on considère l'immense matière de l'étude linguistique, sa richesse et l'extrême diversité de ses voies : il n'est guère possible, aujourd'hui, de tout embrasser d'un coup. Non pas qu'un répertoriage du vocabulaire linguistique soit irréalisable ! Il est seulement difficile d'œuvrer pour une unité terminologique inexistante et, surtout, de ne sacrifier aucun concept, aucune donnée propre à chaque fraction de la science étudiée. C'est ainsi que le « Dictionnaire de la linguistique » dirigé par Georges Mounin ne remplit pas totalement son propos. C'est dommage parce que l'intuition qui l'a inspiré était fort juste : établir une synthèse et poser dans son « Introduction au problème terminologique » la question, fondamentale aux yeux des auteurs, de la terminologie linguistique. C'est-à-dire réfléchir, loin des snobismes et des critiques vulgaires, au rapport du concept et du mot qui l'exprime linguistiquement. Malheureusement, ces quelques pages d'introduction mises à part, la partie dictionnaire elle-même est bancale : d'abord parce qu'elle exprime en termes de rhétorique traditionnelle des concepts déjà explicités linguistiquement (la métaphore, par exemple) ; ensuite par l'insuffisance, voire l'oubli pur et simple de certaines définitions. Trois lignes seulement sont consacrées à la sémantique, identification de sémiotique et sémantique ; quasi-absence de la place réservée à l'acoustique, le plus fructueux des terrains de recherche actuelle pourtant...
Enfin, tout cela est peu clair, d'un usage incomplet et peu aisé. Si l'on admet facilement l'aridité d'un essai ou d'un traité, on attend par contre plus de rigueur d'un dictionnaire, on en attend plus de lumière.

Benoît Feller.

Henri Mercillon
O.R.T.F., L'AGONIE DU MONOPOLE
Plon, 230 pages, 27 F.

En octobre 1972, à l'initiative du professeur Henri Mercillon, directeur du Centre d'écono-

mie de l'information à l'université de Paris I, un colloque fut organisé pour poser la problématique de la télévision française durant la décennie soixante-dix. Il réunissait les meilleurs spécialistes de l'audio-visuel : des universitaires comme C.-A. Colliard, J. Rovan et F. Terrou, des hommes politiques comme A. Diligent, G. Fillioud, O. Giscard d'Estaing et A. Griotteray, des journalistes comme R. Andrieu, J. Diwo, J.-F. Revel, G. Suffert et P. Viansson-Ponté, des praticiens comme J. d'Arcy, J. Frydman et A. Harris... Ainsi, toutes les tendances étaient représentées. Au cours de la journée de débats, les participants furent unanimes pour constater l'agonie du monopole de l'O.R.T.F.

Les actes de ce colloque viennent d'être publiés. Les discussions n'ont pas été dépassées par l'actualité ; au contraire, elles permettent de mieux saisir la situation actuelle de feu l'O.R.T.F. Avec le talent de polémiste qu'on lui connaît, Henri Mercillon dresse le bilan des activités de l'Office : « Le système » encourage la routine, le copinage, l'in» fluence politicienne, les petits talents et » les grands trafics. Depuis 1945, la ruse » politique suprême a consisté à présenter la » télévision comme un service public couplé » avec un monopole d'Etat : ces quatre mots » connotent, en effet, pour nos compatriotes, » la garantie de l'emploi, la régularité du » traitement, l'absence de profit, la prise en » charge des déficits par les fonds publics, » l'égalité dans la médiocrité du service. »

Parmi les diverses communications faites lors du symposium, il faut retenir les interventions de Fernand Terrou sur le droit d'antenne et de Pierre Viansson-Ponté sur la politique à la télévision. Mais c'est une réflexion de Joseph Rovan, l'animateur de « Peuple et Culture », qui peut faire comprendre la difficulté des rapports entre le pouvoir et l'O.R.T.F. : « Les Français sont » incapables de vivre avec la liberté. »

Jean C. Texier.

Denise Bombardier
LA VOIX DE LA FRANCE

Robert Laffont, 1975, 34 F.

Québecoise, ayant travaillé à la télévision canadienne, Denise Bombardier nous donne un ouvrage dont le titre pamphlétaire risque de dissimuler le caractère sérieux : « la Voix de la France. » Il s'agit de cette télévision française dont Georges Pompidou avait dit : « Qu'on le veuille ou non, l'O.R.T.F. est la » voix de la France. »

Le regard qu'elle promène est cruel et la comparaison qu'elle fait avec les télévisions des autres grandes démocraties libérales n'est pas à notre avantage. Mais, parfois, un éloge échappé, un attendrissement rentré montrent que la déception n'a pas été l'unique lot de sa recherche.

La télévision est le miroir de sa société, voilà la thèse. Comment la télévision française répond-elle à cette définition ? Le petit écran, nous dit Denise Bombardier, donne de la réalité française une image solennelle et guindée. Les gens n'y interviennent jamais que ès qualités (à croire, s'exclame-t-elle, qu'il n'y a en France que des directeurs, des responsables syndicaux ou politiques, des secrétaires d'organisation...). Or la réalité quotidienne, celle qu'on écoute dans la rue, n'est pas celle d'une France engoncée. C'est celle d'une France railleuse, individualiste et anarchisante. Est-ce à dire que le miroir de la télévision n'en est pas un ? Pas du tout. La télévision reflète très exactement la façon dont les Français se représentent le monde des institutions officielles (le monde de l'Etat, celui des organisations politiques et syndicales, des amicales et des groupes professionnels, confessionnels, intellectuels, etc.). D'un côté, le lieu où dominent la révérence, la sacralité, le langage codé et précautionneux ; de l'autre, le lieu de la vie privée où tout circule librement.

Comment ne pas voir, dans ces analyses, l'écho de ce que Michel Crozier établissait dans « la Société bloquée » (Le Seuil, 1970), quand il montrait comment le modèle bureaucratique français supposait une face où domine le formalisme étroit et une face où fonctionne le système D ?

Le livre de Denise Bombardier nous change de ces juges myopes pour lesquels tous les vices de la télévision n'ont qu'une explication : la mainmise malfaisante des gouvernements de ces dernières années. Elle sait bien que, l'opposition au pouvoir, peu de choses changeraient. C'est qu'il ne s'agit pas de l'effet d'une conjoncture politique particulière mais de la nature d'une société dans laquelle les esprits sont toujours comme en guerre civile et perpétuellements méfiants : aux aguets et craintifs. La France est le berceau de la liberté, mais les Français ne sont pas libéraux.

Le regard distancié de Denise Bombardier nous fait découvrir plus que l'image de notre télévision, celle d'un peuple.

Mais rien n'est jamais fini. Après tout, le président de la République répugne à la pompe et à la raideur, l'O.R.T.F. éclate en sept et n'est plus la « voix de la France », et Jean Cazeneuve, qui a été le directeur de